

Kebir Mustapha Ammi, faiseur d'éclopés formidables

Soundouss El Kettani

Numéro 143, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82961ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

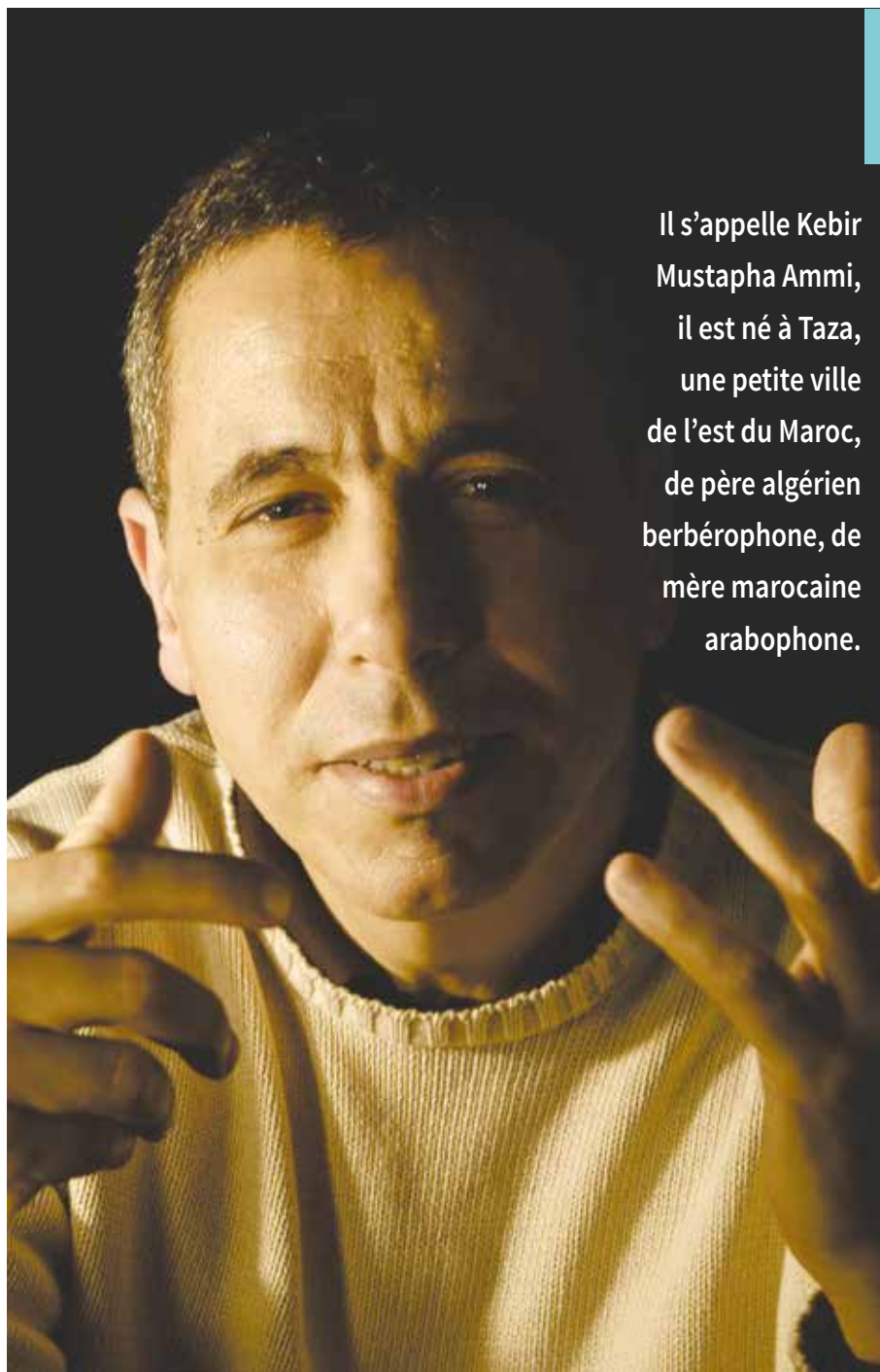
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

El Kettani, S. (2016). Kebir Mustapha Ammi, faiseur d'éclopés formidables. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (143), 23–26.

Kebir Mustapha Ammi

faiseur d'éclopés formidables



Kebir Mustapha Ammi

Il s'appelle Kebir Mustapha Ammi, il est né à Taza, une petite ville de l'est du Maroc, de père algérien berbérophone, de mère marocaine arabophone.



Par
SOUNDOUSS EL KETTANI*



Il est installé en France maintenant, après avoir vécu un peu plus d'un an en Grande-Bretagne et quelques années aux États-Unis. Il a enseigné l'anglais et il écrit en français. C'est un enfant des seuils, un écrivain des adhésions (et des rébellions) linguistiques et identitaires multiples. Plus que tout, c'est un écrivain qui vient vers le lecteur avec un univers, un romancier qui a une signature. Le lire une fois, c'est être assuré de le reconnaître à la prochaine rencontre. On le retrouve dans des obsessions qui deviennent vite les nôtres et dont on ne sort pas indemnes.

L'œuvre publiée d'Ammi compte quatre essais, une pièce de théâtre et, surtout, je dirais, neuf romans, si l'on inclut ceux parus dans des éditions jeunesse.

© C. Hélie/Gallimard

Le mal est devenu ma religion. Je donnais des ordres au Diable, sans le moindre remords, en lui laissant entendre que ce n'était là que le commencement et que, plus tard, je me vengerais du monde entier, de la terre entière. Ça me suffisait pour l'instant d'arracher leurs ailes aux mouches, d'écraser les cafards ou d'éventrer des souris et de leur sortir leurs boyaux pour les jeter, à l'insu de mes maîtres, dans leur soupe. *Le ciel sans détours*, Gallimard, 2007, p. 65.



C'est d'ailleurs un récit dit jeunesse qui a ouvert les portes de Gallimard à l'auteur : un manuscrit, *Le partage du monde*, envoyé par la poste, et le tour était joué.

LA LANGUE, TOUJOURS LA LANGUE...

Il a été, comme beaucoup d'auteurs maghrébins francophones, encore aujourd'hui, acculé, explicitement ou pas, à la question habituelle : pourquoi la langue française ? Cette question se traduit en fait par : que viens-tu faire en terrain qui t'est étranger ? Ou peut-être aussi : pourquoi écris-tu encore dans la langue de l'ancien colonisateur ? Es-tu encore sous sa domination ? « Peu me chaut, répond-il, que l'autre soit né là où le sort, pour des raisons qui m'échappent, n'a pas eu l'idée de me faire naître et qu'il ait vécu dans un lieu inenvisageable pour moi. Si la langue dont il fait usage me permet d'exprimer ce qui me tient à cœur, pourquoi me priverai-je d'y recourir ? [...] Je suis, lorsque j'écris, dans la position du noyé qui essaie, non pas de s'interroger sur la composition chimique

de l'eau, mais d'atteindre coûte que coûte le rivage. La langue – française, ici – est une bouée de sauvetage¹. »

MAÎTRISER SON DESTIN PAR LE RÉCIT

Les héros, ou antihéros, d'Ammi sont à cette image : baigneurs forcenés dans une eau boueuse, mais pas stagnante, qui s'acharne tantôt à les emporter au loin, tantôt à les enfoncer en son sein. Ils se démènent, à contre-courant souvent, mais parfois aussi dans le sens des vagues, pour accéder à un espace qui les accueille, à un monde qui serait le leur. Aucun de ces héros ne naît avec une place désignée et les récits racontent justement cette bataille de chaque instant d'un personnage, souvent très jeune, à la filiation rompue et qui n'a donc d'autre choix que de devenir acteur de son destin, par tous les moyens. *Feuille de verre* (2004), Fdela (*Le ciel sans détours*, 2007), Moumen (*Les vertus immorales*, 2009), Mardochée (*Mardochée*, 2011), Shar (*Un génial imposteur*, 2014) sont condamnés, au moment où le lecteur les découvre, à ne jamais émerger. Ils y arrivent tous cependant et la noyade évitée s'incarne dans leur aptitude à enfin raconter leur histoire.

Chacun de ces cinq romans est en effet un récit de soi dont la mise en scène est esquissée, parfois par touches discrètes, dès les premières pages, mais qui attend la fin du texte pour s'avérer pleinement dans deux acteurs essentiels : narrateur-protagoniste et instigateur-destinataire. Quelqu'un, quelque part, demande presque toujours le récit, ou encore, parfois, c'est le personnage qui semble s'assurer que sa version en con-

currence de plus officielles. C'est ainsi que le récit de Mardochée est, de toute évidence, animé par l'ambition secrète de mettre de l'ombre sur celui d'un saint de l'Église catholique. Mardochée est en effet le guide, oublié par l'histoire, d'un certain Joseph Aleman, voyageur qui fait un repérage du Maroc du nord au sud et derrière lequel il est aisé de reconnaître le béatifié Charles de Foucauld, auteur de *Reconnaissance au Maroc*. Shar (qui signifie « mal » en arabe), le « génial imposteur », quant à lui, raconte sa vie parce qu'elle est nécessaire au fils de son ancien ami, « Khair » (« bien » en arabe), désireux, comme tant d'autres, de retrouver le fil de son histoire familiale. Le récit de soi est un impératif qui manifeste la réalisation ultime du personnage comme sujet actant.

RÊVER ET PARTIR

Au départ, tout condamne ces délaissés à être dépossédés d'eux-mêmes et de leur propre destin. Deux caractéristiques communes leur permettent de dépasser ce qui les condamne d'emblée : le rêve et la mobilité. Ils se projettent dans un avenir autre, utopique souvent, mais parfois ultimement réalisé. Ils rêvent de nouveaux espaces, de l'Amérique nouvellement découverte et de l'Algérie du décret Crémieux qui donnerait leur dignité aux Juifs. Ils rêvent de temps nouveaux où l'un, *Feuille de verre*, pourrait acheter Tanger, où l'autre, Fdela, pourrait parler à Dieu « sans détours ». Ils ont, du reste, la capacité de quitter des espaces géographiques, des êtres, voire une de leurs personnalités. Ils s'éloignent non seulement à des moments où la fuite est nécessaire mais également lorsqu'elle est

un choix volontaire. Au détour d'une phrase qui dit la stabilité potentielle d'une situation, deux mots suffisent pour indiquer le changement, le mouvement, le départ. Nul besoin de les motiver pour le lecteur. L'éphémère règne dans le monde d'Ammi. Ce qui est grand devient petit, ce qui se sait finit par être ignoré, ce qui est reconnu est oublié, ce qui est en haut décline. Rien ne dure, ni les douleurs, ni les bonheurs, ni les richesses, ni les misères. La seule exception, c'est peut-être l'écrit, quoiqu'il soit menacé et qu'il faille veiller au grain pour qu'il parvienne à ses destinataires.

toute grille de lecture rigide. Ils peuvent être fourbes et cruels mais se montrer, à d'autres moments, tendres et loyaux. L'identité de chacun est mouvante et le lecteur est pris dans l'engrenage d'un récit à la première personne, qui lui a fait aimer le narrateur, et qui le contraint de ce fait à continuer à adhérer à ses discours et à ses actes même quand ils deviennent insupportables. Ces monstres auxquels on ne peut résister illustrent une autre des hantises d'Ammi : l'imposture. Ils mentent, se masquent, espionnent : Joseph Aleman se fait passer pour juif afin de ne pas être inquiété dans un



VOYAGES, MYSTIFICATIONS ET UNE AUTRE HISTOIRE

Un roman de Kebir Mustapha Ammi, c'est la mise en situation d'êtres perdus dans un univers de violence, d'horreur et d'humiliation qui veut leur fermer les issues. Certains vont traverser ce charnier à la façon naïve d'un Candide qui sait qu'il n'est pas dans le meilleur des mondes possibles mais se demande quand même pourquoi un « hurluberlu » voudrait « faire sauter le pays » (*Feuille de verre*), comme si tout ce qu'il vivait n'était pas suffisant pour justifier l'anarchie. Ceux-là continuent, vaille que vaille, et tiennent le secret de leur ascension (vers le récit) à leur persistance et à leur capacité de partir et de recommencer autrement. D'autres sont à la fois terribles et attachants. Ils échappent à

Maroc suspicieux des chrétiens qui ourdissent la colonisation à venir ; Shar est maquisard pour le Front de libération nationale (FLN) algérien, puis membre de l'Organisation armée secrète (OAS), il revient au FLN et devient le héros d'une ascension fulgurante à coups de veste retournée au gré des événements et des détenteurs de pouvoir.

Il faut néanmoins voir que si l'imposture est possible, c'est parce qu'on cherche toujours dans autrui le reflet d'une étiquette communautaire ou ethnique figée. Or, l'imposteur échappe aux clichés et peut tromper grâce à son « originalité ». Les deux Arabes, Moumen et Shar, héros des *Vertus immorales* et du *Génial imposteur*, séduisent, convainquent et, donc, flouent, parce qu'ils n'ont pas « l'air arabe ». Ils ne sont pas particulièrement typés physi-

Les guérisseurs furent un excellent terrain d'expérience : je disséquaï leurs corps, d'abord vivants puis morts. Je les assommaï de coups de trique lorsque les sangles ne suffisaient pas à les tenir. J'appris de ces hommes ouverts dans tous les sens, ce que la science, étudiée au travers des livres, était inapte à m'apprendre. Des hommes, transformés en objet d'étude, ont certes souffert le martyre lorsque j'ai, en maintes occasions, tranché dans le vif, mais leur sacrifice n'a jamais été vain car, me permettant d'avancer dans mes recherches, il m'a été fort utile pour soigner de nombreux hommes.

Les vertus immorales, Gallimard, 2009, p. 109.

De fait, comme ce diable l'avait pronostiqué, le raz de marée islamiste menaçait d'emporter le toit de la maison en 1991. Les pingouins nourris au lait du wahhabisme n'étaient pas des manchots, ils avaient œuvré en silence et dans l'ombre. Ils avaient le vent en poupe. Ils étaient reçus à Washington, Paris, Londres, Berlin... Dans la plus grande discrétion.

Pour leur barrer la route, je leur fis croire qu'ils étaient mes plus proches alliés.

Un génial imposteur, Mercure de France, 2014, p. 215.


– Walter Hardy ne pourra plus fréquenter les mêmes lieux que toi, m’annonça Boualem le cocher.
 – Que dis-tu là ?
 – Et il ne pourra même plus conseiller à son ombre de se tenir à distance et de se garder de l’espionner.
 – Je ne comprends pas.
 – C’est pourtant clair !
 – Clair ?
 – L’infortuné n’est plus de ce monde, il a été coupé en deux !
 – Je n’en crois pas un mot.
 – Il a révélé, dit-on, quantité de secrets à ses compagnons de beuveries qui n’avantagent pas le sultan et la défense de ce pays.
 – Ciel !
 – Si l’on retrouve l’un d’eux, il y a fort à parier qu’il passera un bien mauvais quart d’heure. D’aucuns affirment que l’Anglais a été haché menu et renvoyé dans des petites boîtes en Angleterre.

Mardochée, Gallimard, 2011, p. 173.

quement. Ce sont des orateurs éloquents qui manient avec brio plusieurs langues. Aux yeux des Européens qui les rencontrent, ils peuvent passer pour d’autres Européens comme eux, ils peuvent en tout cas passer pour fiables. L’imposture ne réussit que parce qu’il y a préjugés sur l’altérité arabe. L’écriture d’Ammi est réflexion générale sur les regards échangés entre le Moyen-Orient et l’Occident. Elle offre, dans une langue de l’Occident, le regard du Moyen-Orient sur lui-même et sur le monde. L’histoire officielle est renversée par cette nouvelle perspective : au lieu de faire le voyage d’exploration du Maroc précolonial avec Charles de Foucauld, faisons-le plutôt avec le Juif marocain Mardochée ; au lieu de suivre les explorateurs espagnols en Amérique au XVI^e siècle, suivons plutôt Moumen, un autre Marocain (qui a probablement pour modèle Zemmouri, un autre oublié l’histoire). Lisons l’histoire avec ces nouvelles lunettes dont seul le genre romanesque peut permettre et garantir la liberté. L’étonnant est que les fantaisies les plus improbables des récits d’Ammi trouvent un germe dans l’histoire « réelle » des marginaux. Il suffit de casser les carcans narratifs des vainqueurs pour trouver quelques indices qui brouillent les lignes trop droites et opacifient les prétendues vérités.

AVEC LE DRAME, LA DÉRISION

Tout cela pourrait sembler bien sérieux et bien tragique. Or l’art d’Ammi est aussi dans sa capacité à éviter à tout prix le pathos. Il est interdit au lecteur de

pleurer. Le texte va trop vite pour permettre l’émotion. Le rythme de ces récits est effréné, pressé et pressant. Les actes les plus terribles sont annoncés au lecteur en quelques mots. Un meurtre est commis en deux phrases, sans préparation : « Un jour, je suivis un vieux Français qui se réjouissait d’avoir harponné une belle bête. Je lui fis rendre gorge, aussitôt franchi le seuil d’un clandé de la partie basse de la ville » (*Un génial imposteur*). De cette course du récit émerge souvent le comique, un comique grinçant qui inquiète. On rit et on s’en veut de rire devant tant de misère. Tout est moqué et ridiculisé : le courage, la sincérité, la foi, l’enfance. Les vertus sont immorales, l’imposture est géniale. Les engagements, militaire, politique, religieux, conjugal, amoureux, amical, sont dérisoires. C’est une littérature désillusionnée et presque démente. Réalisme et surréalisme sont ici bien proches. C’est un monde insensé auquel nous sommes conviés, mais le monde « réel » dans lequel nous vivons n’est-il pas aussi fou ? 

1. « Mon identité, celle de l’autre », dans Michel Le Bris et Jean Rouaud (dir.), *Je est un autre, Pour une identité-monde*, Gallimard, Paris, 2010, p. 177.

* **Soundouss El Kettani** est professeure agrégée au Collège militaire royal du Canada. Elle est dix-neuviémiste et s’intéresse également à la littérature francophone d’auteurs arabo-berbères. Elle a dirigé, en collaboration avec Rachel Bouvet (professeure à l’UQAM), un collectif consacré à Amin Maalouf (*Amin Maalouf, une œuvre à revisiter*, PUQ, 2014).

Annouer dans *Nuit blanche*, c’est...

Rejoindre des milliers de lecteurs partout au Québec et dans la francophonie, et ce, sur trois supports :

Magazine imprimé
 Magazine Web nuitblanche.com
 Portail Érudit erudit.org

C’est aussi soutenir un véhicule de culture unique au Québec
 Infos et réservations : Marie Pia Alexis - abopub@nuitblanche.com